

L'UNION FRANÇAISE

ORGANE DES INTÉRÊTS FRANÇAIS DANS L'URUGUAY

JOURNAL DU SOIR

Rédaction et Administration
Rue 25 de Mayo n. 68Toutes les lettres et communications doivent être
adressées à la Rédaction

Gérant: H. Ponce

Prix de l'abonnement

PAYABLE D'AVANCE	
Un mois	0.50
Six mois	3.00
Un an	6.00
Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.	

Conférence de Mme. Coni

Cette affirmation (que les peuples s'aiment et veulent s'aimer) est si vraie, que je désire vous lire ce que rapporte «Le Matin», un des organes parisiens, des mieux informés, et qui vient de m'être remis dans cette ville quand déjà j'avais écrit ma conférence.

«Les allemands et les français qui ont combattu ensemble, les uns à côté des autres, pendant cette guerre de l'Afrique australe (Transvaal) ont appris à s'estimer entre eux, avec une telle franchise, qu'ils en arrivèrent à ne former qu'un seul groupe, et formant des amitiés très durables, dans la nuit du 11 juillet, à l'île Sainte-Hélène, les français prisonniers anglais, avaient par prudence réuni les prisonniers par nationalité. Les déportés trinquèrent à la patrie absente, quand tout à coup, ils virent venir à eux un groupe nombreux qui lançaient des hurlements enthousiastes; c'étaient les Allemands qui, leur colonel en tête, venaient s'associer aux Français pour la célébration de leur fête nationale.

Ces-ci se levèrent émus, les allemands entonnèrent la Marseillaise, que tout le monde chanta en chœur.

Il se produisit alors une émotion indescriptible.

J'avais donc bien raison mesdames, quand vous disiez que les peuples s'aiment et veulent s'aimer.

Maintenant, mesdames, qu'il nous est enfin permis de développer pratiquement, les dons intellectuels que nous possédons réunissant qu'on nous reconstruit à l'apogée d'un autre monde, nous sommes en lutte pour la vie, et défendre même la justice devant les tribunaux pourquoi ne lancerions nous pas, guidés par cet instinct qui nous donne un droit, ce cri que nous réprimons cette idée qui, parce que nous la taisons, nous rouge dans nos veilles, rougit nos yeux et nous consume, nous autres femmes: «à bas la guerre».

Combien de vous, pas plus tard qu'hier, admirant vos enfants robustes et forts, vêtus, peut-être de militaire, n'ont pas tremblé Est-ce que la peur ne s'empare pas de vous, quand un article de journal, un télégramme annoncent un événement susceptible d'altérer la tranquillité des peuples, et faire allier, la sanglante étincelle.

Ah! qu'on nous laisse nos fils!... Nous les avons soignés dès le berceau, douloirement inquiètes quand la toux déchirait leur gorge, quand il fallait veiller des nuits entières et qu'il fallait interminables chaque jour de leur vie, pendant leur première enfance, à éteindre, par une angoisse, bien que passagère. Leur première parole, nous a rempli d'émotion et d'un bon espoir ineffable.

Et cette chair douce et fine, ces bêtes roses, fils de pauvres ou de riches, que nous avons vus avec tout ce que nous avions de meilleur, ces enfants, joie et tourment de notre existence, pourquoi et pour qui les aurons nous soignés et aimés?

La cruelle réponse échappe de nos lèvres:

«Pour en faire des soldats, et les soldats servent pour la guerre».

Il semblerait que tout concourt à ce quelque chose d'indéfectible, que tout le prépare; amour, haine, rancune, pauvreté, richesse. La fécondité elle-même prend part: les femmes ont un nombre incalculable d'enfants; il y aura donc des épouses et des mères pour remplacer ceux qui partent.

Quand le contingent sera suffisant, ces enfants qui, dans des pays ennemis, avaient peut-être les mêmes idées de générosité et de bonté, les mêmes desirs de paix et d'amour mutuels, les mêmes doutes sur les ambitions capricieuses des grands, qui les trompent avec des paroles pompeuses et vides de sens, ces mêmes enfants, disons-nous, se lanceront à la boucherie, et ces caprices courront l'univers de sang, plus que ne pourraient le faire la rage et la faim de toutes les bêtes féroces, régnant, de la forêt et du désert.

A l'heure actuelle, il est impossible de s'arracher à cette obsession. Partout on menace, partout on excite, c'est l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Australie... A nous autres femmes, protection nationale du fils, nous autres, moins vaillantes que la lionne, qui ne se laisse pas arracher ses petits; nous, puis-

sance qu'on ignore, bien que nous voyons tous les jours combien nous sommes puissantes; nous qui n'avons qu'à vouloir pour nous unir, du moins moralement à cette ligne admirable dont je vous parlais tout à l'heure, ligne qui pourrait certainement retarder un jour, blâmer, ou du moins diminuer les catastrophes si elle ne pouvait les éviter, nous autres, les femmes, nous ne faisons rien!

La fin à demain

LA SITUATION

Le pays de l'Uruguay est riche par son climat, par son sol, par l'ensemble de trésors dont nous reconnaissons l'indiscutable valeur. Mais il porte en lui le défaut des terres trop largement données, il ne s'inquiète pas de les exploiter à fond et vit au jour le jour dans la vague conscience de la surabondance de ses biens, dont il tire à même, sans économie, pour les besoins courants de son existence.

Et les intérêts s'en vont à van l'eau, les forces se gaspillent en agitations stériles; c'est une inconscience qui nous tient dans la médiocrité, et alors que nous pourrions aspirer à prendre une bonne place, nous sommes menacés d'une décadence irrémédiable.

L'heure est venue, où jamais, de sonner le réveil de toutes ces facultés, de toutes ces forces, de faire entendre à chacun ce qu'il peut et ce qu'il doit de seconder la torpente nationale, et de montrer enfin à tous qu'il n'y a de vrai salut, que de véritable assurance de grandeur, que dans la mise en branle de tous les moyens d'action que la Providence a mis en surabondance au service du pays, lui donnant ainsi tous pouvoirs pour affirmer sa supériorité.

Ces facultés n'ont été jusqu'à l'heure présente qu'un tremplin pour les ambitions politiques; il est grand temps de leur assigner le rôle qu'elles auront à jouer à l'avenir, et c'est un devoir qui incombe au gouvernement.

Il doit détourner de tous ceux qui sont fidèles observateurs des lois fondamentales assurées à chaque citoyen le libre exercice de ses droits, la crainte et le pitié de voir à chaque instant, se débiter de nouveau, une tempête de feu et de sang qui ravage ce pays tant de fois dévasté qui nous ramènerait aux tristes situations du passé, dont nous sortons à peine, Dieu sait au prix de quels efforts et de quels sacrifices douloureux.

On accuse le gouvernement d'assez de défauts; on lui trouve assez de vices, (le soleil a des taches), pour qu'il évite, qu'on ne le rende responsable de nouveaux mécomptes sociaux qui nous rejeteraient tous dans ce passé fatal.

P.

Paris embelli

Paris, 6 avril.

Chez M. Bouvard

La Seine de la place de la Concorde à l'île des Cygnes - L'Esplanade des Invalides - Le parc du Champ de Mars - Un paradis.

Depuis bien longtemps je n'avais pas eu l'occasion de rencontrer «M. le directeur des services d'architecture et des promenades et plantations de la Ville de Paris». C'est ainsi qu'est officiellement qualifié le successeur d'Alphand.

Mais la pensée m'est venue de demander à M. Bouvard quelques éclaircissements, quelques données précises, sur le vaste projet d'embellissement, de transformation de Paris, dont les échos du Conseil municipal nous font, depuis la semaine dernière, entrevoir l'exécution probable sinon prochaine.

Je me suis rendu compte, tout de suite, en me promenant dans le vaste couloir d'où l'on accède à son cabinet, au 4e étage de l'Hotel de Ville - prenez l'ascenseur! - que les hautes fonctions dont M. Bouvard est investi n'ont rien qui puisse le faire comparer à un sinécure. Des architectes, des ingénieurs, des agents voyers, des ingénieurs tour à tour étendus introduits dans le bureau de M. le directeur, les uns avec de volumineux dossiers, d'autres nantis de devis ou de projets aux contours volumineux...

allait au bois sans être accompagnée, à moins qu'elle ne fût près de faire profession, auquel cas, selon les usages du cloître, elle jouissait pendant les derniers huit jours d'une complète liberté.

Or, en mars 1690, six mois avant le commencement de cette histoire, un courrier, monté sur un cheval écumant s'était arrêté à la grille du couvent des Filles-Bleues et avait remis à la supérieure une lettre ainsi conçue:

«Madame la supérieure des Filles-Bleues de Mézières, vous recevrez Mlle Antoinette de Savières, jeune fille de noblesse, orpheline, âgée de dix-sept ans. Elle entre en religion aussitôt qu'elle sera suffisamment instruite et disposée. Elle ne verra, ne recevra personne dans le couvent, et ne pourra écrire à personne en dehors. Tout ce qu'elle pourra écrire sera envoyé immédiatement au ministère de la guerre, par ordre du roi.

» Signé Michel Louvois.

«P. S. Vous écririez au bas de cette lettre le reçu de trois mille livres que le porteur vous remettra, vous rendrez la lettre. La pensionnaire arrivera au couvent deux heures après que le courrier en sera parti.

«Il vous est enjoint, madame, de laisser ignorer absolument à tout le monde et surtout à la jeune fille ce bienfait et cette protection du roi.

La supérieure, frappée de crainte à l'aspect du nom de Louvois qui commandait le respect dans toute l'Europe, obéit, reçut l'argent, rendit la lettre et congédia le courrier.

Enfin, après une heure d'attente, mon tour était venu, je pouvais un soupir de satisfaction, et l'ambassadeur introduisit dans le cabinet de celui qui compte parmi ses anciens administratifs Alphand et Haussmann.

Et l'interview commençait: — On dit monts et merveilles de votre projet de transformation et d'embellissement de Paris, monsieur le directeur. Vous ne serez donc pas étonné si je viens vous demander un quel quelconque détail?

— Je voudrais embellir la rive gauche de la Seine depuis la place de la Concorde jusqu'à l'île des Cygnes, et en faire une promenade avec des tapis de verdure, de fleurs, quelque chose, en un mot, de ce qui existe jusqu'au pont de l'Alma, sur le bord du fleuve, depuis l'Exposition.

— J'ai trouvé qu'on avait négligé trop longtemps cette partie de la rive gauche de la Seine, qui va de la place de la Concorde jusqu'à l'île des Cygnes en passant par l'Esplanade des Invalides et le Champ-de-Mars.

— Mais vous modifieriez également tout le Cours-la-Reine?

— C'est-à-dire que je voudrais en faire une des plus belles promenades de Paris qui rivaliserait dignement avec les Champs-Élysées des deux côtés de la Seine jusqu'à la place de l'Alma il y aura, tout d'abord, comme une terrasse fleurie au-dessus des berges de la Seine. Les trottoirs seront remplacés par des pelouses, de petites allées, des massifs de plantes. Des zones intermédiaires pourront être disposées en quinconces pour les promeneurs, en route parée pour les voitures, en allées cavalières sablées, et en voie pour les tramways.

— Mais que ferez-vous, de l'autre côté, de l'Esplanade des Invalides, quand les palais de l'Exposition seront tous abattus?

— Mon projet comporte sa transformation en jardin anglais, tout plat, pour ne pas nuire à la perspective qu'on aura des Champs-Élysées, sur l'Hotel des Invalides, en regardant du côté du pont Alexandre III.

— Et que ferez-vous, monsieur le directeur, du vaste Champ-de-Mars?

— J'ai proposé à la commission des travaux, qui a souscrit à mes vœux de l'émouvoir entièrement la galerie des Machines et de dédier l'Ecole militaire.

«Du moment qu'il est entendu et reconnu nécessaire de faire table rase de tous les bâtiments et galeries qui ont servi à l'Exposition, il s'agit, dans ma pensée, de faire de ce quartier un des plus riants, des plus recherchés, des plus aristocratiques de Paris.

«Voici comment: j'ai pensé que dans l'espace désert rien ne serait plus harmonique que de donner un pendant au jardin du Trocadéro. La disparition de la galerie des Machines nous permettra de créer devant le palais de l'Ecole militaire jusqu'à la Seine et aux jardins du Trocadéro un parc entouré d'hôtels qui, tous seraient construits dans un même ordre, leur rez-de-chaussée donnant sur le parc entouré d'arcades accessibles aux promeneurs et qui étendrait leur aile d'un bout à l'autre du Champ-de-Mars. Cela formerait une galerie italienne encadrant par un double retour sur l'avenue de la Motte-Piquet le pavillon central du palais Gabriel. L'avenue du Suffren et l'avenue de la Bourdonnais borderaient cet ensemble.

«Quant au jardin, qui serait immense, il ressemblerait au parc Monceau. Au milieu, une immense pièce d'eau. Tout autour, une allée cavalière d'un kilomètre de pourtour.

«On avait raconté que j'avais proposé une allée cyclable. Et j'avais même reçu à ce propos une quantité de lettres me demandant pourquoi je faisais à des cavaliers, qui n'avaient à leur disposition que la chaussée de la Muette et l'allée des Acacias. Mais mon projet comporte une allée cavalière dans le genre de celle qui existe dans Hyde-Park à Londres.

«Le grand bassin qui sera creusé au milieu pourra en hiver convenir aux amateurs qui trouveront par certaines places suffisantes pour se livrer au jeu de paquet.

«Ainsi le Trocadéro pourra être relié par une riante perspective au Palais de l'Ecole militaire. Et d'autre part, ce ne sera que verser dans la place de la Concorde jusqu'au parc du Champ de Mars par le jardin de l'Esplanade!

ans pour ressembler aux divines mains du Corragé. La pose si chaste et si abandonnée tout ensemble que cette belle fille avait prise dans le carrosse révélaient des épaules jeunes et fermes, dignes d'attacher les plus beaux bras du monde, et de ces épaules arrondies, jusqu'aux pieds qui dépassaient la robe de laine brune, toutes les lignes de ce corps étaient harmonieuses et pures à tel point que jamais dans leur perfection le stator n'eût été osé soupçonner la volupté.

La carrosse allait lentement, non qu'il fut trop lourd ou que les chevaux n'eussent assez de vigueur pour le faire voler sur la route mais parce que cette route était comblée d'ornières profondes, et que le paysan ménaçait ses chevaux, qui avaient encore vingt lieues à faire pour arriver au couvent des Filles-Bleues.

Il était nuit heures de matin. Un soleil de printemps perçait les nuages immobiles. Il avait plu beaucoup la veille, et cette chaleur insinuée exprimait de la terre et des arbres une odeur de sève qui enivrait.

Le paysan s'endormait sur son siège. La jeune fille revenue ne s'aperçut point que les chevaux quittant la route, entraient dans un chemin de traversée assez profond, assez étroit aux deux côtés duquel était creusé un fossé. Dans ce chemin, la marche était plus difficile encore que sur la route, car il était plus humide et plus sillonné d'ornières. Les chevaux s'ennuyèrent de leur escapade, et après s'être concertés à leur façon résolurent de revenir au grand chemin.

Et la tour Eiffel? — Nous la laisserons... provisoirement, car son privilège n'expire qu'en 1909; mais nous pourrions la supprimer avant terme.

— Mais, Monsieur le directeur, vous ne m'avez pas dit à quelle époque vous comptez doter la ville de Paris de ces merveilles?

— La question dépend maintenant de l'Etat. La ville est bien propriétaire du terrain du Champ de Mars, mais elle n'a pas le droit de l'aliéner sans le consentement de l'Etat. Vous devriez bien que cette transformation projetée, loin de coûter un sou au budget municipal, rapportera à la caisse de la ville quelques millions par la vente des terrains en bordure du Champ de Mars où s'élèveront les hôtels et édifices dont je vous ai parlé.

«Mais d'autre part, l'Etat possède la manufacture des tabacs, le dépôt des munitives, le magasin central militaire qui s'élève tout sur le bord de la rive gauche de la Seine. Ces bâtiments vont être désaffectés. L'Etat a tout intérêt, pour nous permettre d'exécuter notre plan, à hâter cette désaffectation afin de bénéficier de la plus-value qu'entraînera forcément la vente de ces terrains pour nous permettre d'exécuter notre plan.

«Les négociations se font avec le ministère des finances et des travaux publics et j'ai bon espoir que l'Etat donnera son peu son consentement à ce projet qui, je crois, sera apprécié par tous les Parisiens, comme ensemble et comme exécution.

La ville ne veut rien gagner, et les bénéfices qu'elle pourra tirer de la vente de terrains, elle les consacrerait à toujours transformer et embellir Paris...

J'ai rendu hommage à la grande pensée de M. le directeur des services d'architecture de la Ville. Voilà un magnifique projet.

Ceci est la note triste. Mais il y a aussi la note gaie: c'est la petite fête donnée par nos amis les artistes à l'occasion de la sainte Barbe. Les artistes... sont des noces! C'est la chanson, et non pas moi, qui le dis! C'est vous dire que la réunion a été charmante, que les chansonnettes, récits patriotiques ou autres, sont allés leur train, et qu'on s'est séparé tous... émus.

Le 13 décembre à en lieu, dans un village à une vingtaine de kilomètres d'ici, l'exécution d'un chef-boteur condamné à mort par la cour martiale de Yang-Tsoun.

Ce citoyen était coupable de plusieurs méfaits, entre autres celui d'avoir fait massacrer la femme et les enfants d'un Chinois chrétien.

Le condamné a été amené sur la place de son village et décapité le plus proprement du monde par le chinois chrétien dont la famille avait été massacrée. L'aide d'un connepo... qui coupait il faut le croire, car la tête a volé au premier coup!

Et maintenant, en route pour Pao-Ting-Fou.

Le 13 décembre nous arrivons à Tien-Tsin. Pour gagner notre cantonnement, nous traversons la cité chinoise en entier. Cette traversée dure une bonne heure et demie. Y en a-t-il de ces choses? Si les étaient moins pacifiques ils auraient tout fait de nous mettre à la porte, toute armée internationale que nous sommes.

Nous sommes cantonnés au théâtre chinois, affecté aux troupes françaises de passage, et spécialement aménagé à cet effet par le génie.

Le théâtre n'a rien d'extraordinaire et ressemble à un «beuglant» de troisième ordre de province. La scène fait complètement saillie dans la salle. Il n'y a pas de coulisses.

Le lendemain, séjour à Tien-Tsin. Cela nous permet de visiter la ville encore une fois.

La cité européenne n'a rien de chinois. Il y a le quartier français, le quartier anglais, le quartier allemand, le quartier russe, etc., et les bâtiments des légations des différentes puissances rivalisent d'élégance. Les rues sont larges, plantées d'arbres, sont très belles. Sur les trottoirs, s'établissent tous les jours des marchands chinois qui plient bagages avant le coucher du soleil.

Nous allons prendre l'apéritif au café de France. Pernod, Noyly, Bastos, etc., avec en plus le grecien sourcil de la dame de l'établissement!

Les maisons de la ville européenne, qui avaient été ébranlées par le bombardement ont été en grande partie reconstruites.

Nous quittons Tien-Tsin le lendemain 11 décembre.

Étape à Van-Tsin-Tô, où nous arrivons à trois heures du soir, après vingt-neuf kilomètres.

Dans tous les villages que nous traversons, les Chinois nous apportent du thé chaud et de l'eau. Les gros bonnets viennent à notre rencontre armés de drapeaux français et nous font des salamales à n'en plus finir.

15 décembre. — Sheng-Feng, vingt-trois kilomètres. A l'entrée de la ville sont assés des quatorze têtes de Boiteux récemment exécutés. Il y a ici un détachement du 58e de ligne.

16 décembre. — Schang-Djoun, 34 kilomètres. Nous sommes assez bien logés, de la paille à volonté (les chèvres ferment hermétiquement, ce qui est assez rare: nous n'aurons plus froid. On se couche et on s'endort en pensant aux lauriers à venir!

17 décembre. — Hang-Tsoun, vingt-quatre kilomètres. Le chemin est étape, un garde nous conduit à l'étape suivante. La route est bordée pour de petits drapeaux tricolores. Ces précautions ne sont pas inutiles car la plaine est sillonnée d'une multitude d'autres chemins et il serait absolument impossible de s'y reconnaître.

18 décembre. — Séjour à Hang-Tsoun. C'est une petite ville n'offrant de remarquable que la très grande malpropreté de ses rues!

Des aveugles viennent devant notre cantonnement nous donner des sérénades. Ils sont armés chacun d'une sorte de mandoline à long manche et à trois cordes. Chaque face de la boîte est recouverte d'une peau de serpent. Leur musique n'est pas dépourvue d'harmonie.

19 décembre. — Hailong-Kang, trente kilomètres. Nous arrivons fatigués, sur-

Casino Oriental

Onx, ses lions et ses ours.

Les trois Lazlo.

M. Carletta, l'homme léopard.

M. DEVALBRAY, chanteuse créole.

LUCETTE DURAL, chanteuse française.

Mlle Mary Ours, et ses chiens savants.

FAROLITA, caricaturiste d'actualité.

M. Carletta, surnommé l'homme léopard, est un artiste véritablement prodigieux, et le plus fort qu'on ait vu dans son genre. Quels applaudissements!

Mlle Lucette Dural et Devalbray, ont reçu l'accueil charmant que mérite leur belle voix. Très applaudies les sympathiques artistes.

Prorogées aussi les vues biographiques sur les étonnantes opérations chirurgicales.

La Direction a résolu de mettre le prix général des places à 50 jusqu'à jeudi prochain 16, à partir de 10 h. 1/2.

LETTRES DE CHINE

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

Yang-Tsoun, 7 décembre 1900.

Un enterrement, une fête, exécution. — Tien-Tsin. — En route pour Pao-Ting-Fou.

Vital nous partons pour Pao-Ting-Fou où nous allons renforcer les camarades qui opèrent dans ces parages avec le général Bailly et le colonel Guillet.

Nous avons bien étapes pour arriver à destination, et la tombe de la neige, et les routes sont dans un triste état. D'ailleurs les plus mauvais chemins ruraux de France sont bien meilleurs que les grandes routes de Chine, où les cantonniers, l'empirisme, les fossés et accotements sont totalement inconnus. Il n'importe. Vital tout de même, si nous voyons de près les Boiteux!

Nous avons entré ces jours-ci un soldat de l'infanterie de marine, un zouave et un chasseur d'Afrique, tous trois morts de la maladie. Cela porte à douze le nombre de malheureux Français qui dorment leur dernier sommeil dans le petit cimetière de Yang-Tsoun, loin, bien loin du sol natal.

Il tourmentait si bruyamment et si court qu'ils entrèrent dans le fossé: les roues de devant y tombèrent avec eux. Le cocher s'éleva, la peur le prit, il fouetta les chevaux ceux-ci s'imaginant qu'on leur demandait de grimper sur le revers du fossé à six pieds, ils s'élançèrent furieux le long de ce talus.

Si le temps eût été sec et le terrain ferme nul doute qu'ils n'eussent enlevé le carrosse sur cette pente, mais les roues s'enfonçaient dans une terre argileuse; impossible de les faire remonter.

Un des chevaux s'abat de côté, roule dans le fossé et entraîne l'autre qui tombe sur son compagnon en brisant le timon et l'avant-train du carrosse. Avec cet avant-train s'écroule le siège du paysan, qui est précipité lui-même entre les chevaux abattus; tout cela roule et se débat et disparaît à moitié sous une couche épaisse de terre délayée, d'herbes déracinées.

Voilà un très-grand malheur arrivé en une demi-minute, et si le carrosse ne se fût enfoncé et scellé miraculeusement dans la glaise, tout périssait broyé le long de ce talus par des chevaux qui la douleur et la terreur avaient rendus fous.

La jeune fille n'avait pas eu le temps de voir le danger. Au choc des roues dans le fossé, elle poussa un cri; puis, voyant que le carrosse demeurait immobile, elle essaya d'ouvrir la portière pour descendre.

La portière, calée par un amas de terre, résista. Antoinette aperçut alors le pêle-mêle affreux des chevaux qui languaient de

tout par la poussière soulevée pendant toute la route.

20 décembre. — Arrivée à Pao-Ting-Fou, trente et une kilomètres. Le colonel Guillet, commandant le régiment de zouaves de marche, accompagné des officiers de zouaves déjà présents à Pao-Ting-Fou, vient à notre rencontre à quatre kilomètres. C'est la première fois que nous voyons notre colonel depuis que nous sommes en Chine. Il reconnaît beaucoup d'officiers et de sous-officiers qui l'ont connu lorsqu'il était lieutenant-colonel au 2e zouaves et dit un mot aimable à chacun d'eux.

LA SUITE

Les murs les plus noirs sont à Manchester. Qu'est-ce qui les noircit? — La suie. Les dents les plus blanches sont à Salerne. Qu'est-ce qui les blanchit? — La suie.

Cela peut paraître bizarre, mais c'est exact surtout dans le Midi de la France: la suie est employée chez nous comme dentifrice et même en médicament. De Certe à Toulon, en passant par Tarascon et Nîmes, vous rencontrerez maints médecins, mettant encore dans leurs ordonnances, la matière noire dont le dépôt sur les tuyaux de cheminée fit créer la modeste profession de ramoneur.

Cette sorte de malpropreté thérapeutique date de longtemps. Je la trouve mentionnée pour la première fois dans les œuvres d'Ambroise Paré. Ce père de la chirurgie française ayant été atteint par une ruade de cheval qui le meurtrit fortement et lui cassa la jambe, se fit appliquer, en attendant mieux, un emplâtre résolutif, fait de beurre fondu, de blancs d'œufs, de farine de froment et de suie de four. Malgaigne, commentateur d'Ambroise Paré, a émis sur ce topique bizarre, diverses réflexions que je résume ainsi: l'emplâtre de Paré n'était pas fameux, mais il valait mieux que rien, car il possédait quelque valeur astrigente, capable de favoriser la disparition de l'œchymose, en facilitant le retour dans la circulation générale du sang extravasé.

La suie figure donc parmi les topiques résolutifs. On en lit d'autres médicaments externes: eaux pour les yeux, pomades contre la brûlure, onguents antifuriteux, emplâtres des teigneux, liniments des galeux, baumes cicatrisants et lavements terminatifs.

Dans ces divers remèdes, qui réussissent assez souvent, comment la suie agit-elle? Je ne saurais le dire exactement, cependant je ne crois pas être éloigné de la vérité en pensant que la plupart des succès de la suie employée comme topique, sont dus aux goudrons qu'elle contient, lesquels ont une certaine parenté chimique avec la créosote.

C'est parce que la dite créosote, jadis réservée aux dentistes pour le pansement des caries, fut un jour mise à la mode parmi les médecins pour le traitement des affections pulmonaires, que sa cousine la suie, eut la vogue à son tour. Son plus zélé propagateur fut le docteur Bland, de Beaune.

Cet excellent praticien, qui exerçait encore au commencement de l'empire, avait une grande valeur, un grand renom et une grande originalité; il pressait que les remèdes les plus utiles sont ceux que l'on trouve partout et qui ne coûtent presque rien. C'est pourquoi il mit de la suie dans toutes les formules où ses confrères mettaient de la créosote: «il guérit ses malades aussi bien qu'eux».

L'exemple de Bland a été suivi par beaucoup de médecins du Midi et c'est la raison pour laquelle la suie a encore de nombreux partisans parmi nous.

Je n'ai pas l'intention de réclamer systématiquement contre l'usage externe ou interne de la suie avant constaté, pour ma part, à la campagne, que réels succès en quelques cas de suppuration fétides rebelles, mais j'avoue que, avant de condamner mes clients à la racine de chimie, je leur fais toujours user de quelque poudre moins vilaine. Les malades désireux de guérir rapidement, je le sais, à surmonter toutes les répugnances, cependant je n'oublie jamais que le médecin doit leur épargner cet effort pénible, toutes les fois que l'effort n'est pas indispensable.

Guérir son malade c'est bien, le guérir agréablement c'est encore mieux.

Mettre sur un beau bras constamment une compresse imbibée de décoction de suie (une poignée de suie pour un litre d'eau), c'est bon; baigner ce même bras avec de l'eau fraîche,

furieux coups de pied; elle entendit les gémissements étouffés du paysan.

Pais tout s'éteignit, et elle se vit enfermée dans cette boîte immovible, seule, en proie à une terreur qui redoublait à chaque secousse imprimée au carrosse, à chaque rugissement des chevaux.

Tandis que par la portière de droite elle appelait, au secours, sans que nul répondit dans cette campagne déserte, elle entendit le galop d'un cheval à sa gauche, et elle vit s'encadrer subitement dans la fenêtre du carrosse une figure de jeune homme, qui s'écria:

«Bon Dieu! une femme là-dedans! Antoinette transportée de joie!»

Et ce fut tout ce qu'elle put articuler

